

L'internationalisme communiste

PAR SOPHIE COEURÉ

Le monde des « kominterniens » a longtemps gardé sa part de mystère romantique. Comprendre l'engagement des révolutionnaires professionnels au service du communisme international n'était possible que par la transmission d'expériences vécues. Les récits oraux dans le cercle familial ou militant, les autobiographies plus ou moins romancées et les romans à clé (parmi les plus notables, L'Espoir d'André Malraux et Sans patrie ni frontières de Jan Valtin) formaient un corpus peu légitime aux yeux des historiens.

BRIGITTE STUDER

THE TRANSNATIONAL WORLD OF THE COMINTERNIANS

Palgrave Macmillan, 227 p.

**CLAUDE PENNETIER
ET BERNARD PUDAL (DIR.)**

LE SUJET COMMUNISTE

Identités militantes et laboratoires du « moi »
Presses universitaires de Rennes, 258 p., 20 €

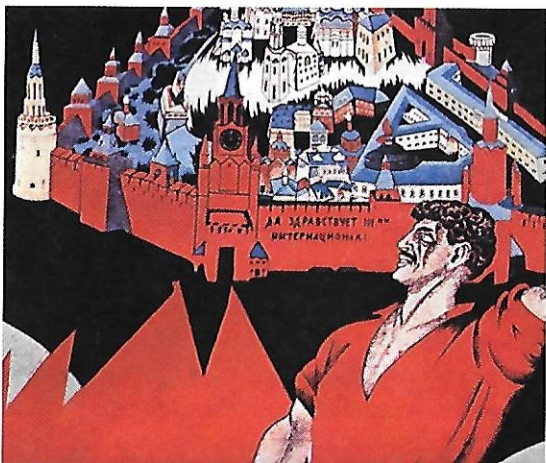
ses collègues français incarnent et mobilisent le meilleur d'un dialogue fructueux entre histoire, sociologie et anthropologie des institutions et des acteurs, fortement marqué par la pensée de Michel Foucault et celle de Michel de Certeau. Il s'agit de s'interroger sur ce qui fut une véritable expérience collective transnationale du XX^e siècle et demeure toujours énigmatique : l'engagement total, durable ou éphémère, au sein de l'institution communiste.

L'approche biographique permet de sortir du nationalisme méthodologique d'un côté, des généralisations sur le « système » communiste de l'autre, en travaillant sur l'identité et le « sujet » communistes. Ces révolutionnaires professionnels, engagés dans une utopie internationaliste, sont approchés principalement grâce aux « ego-documents », c'est-à-dire aux sources dans lesquelles un ego se dissimule ou se révèle : où l'on parle de soi de façon volontaire ou involontaire. Les dossiers de cadres de plusieurs centaines de pages, comprenant questionnaires et récits autobiographiques, les auto-

brouillage entre vie publique et vie privée, distinguent ces pratiques issues du léninisme et remodelées par le stalinisme. Yves Cohen souligne aussi qu'elles gagnent à être replacées dans le cadre comparé d'un monde industriel occidental globalisé, qui met en place au même moment des normes et des techniques de mobilisation collective et personnelle.

L'échelle du groupe – comme le cercle de scientifiques marxistes étudié par Isabelle Gouarné –, celle du couple – avec la magnifique correspondance entre Albert Vassart et Cilly Geisenberg –, celle de l'individu, permettent d'incarner ces négociations identitaires, ce travail sur soi qui combine les traditions nationales et internationale du mouvement ouvrier avec la construction conjointe d'un univers partagé propre au communisme. Les deux ouvrages contiennent ainsi de très belles pages sur les questions de sexe et de genre, et les injonctions contradictoires d'un « *féminisme sans féminisme* » (Bernard Pudal), émancipateur mais pris dans une culture virile et donnant priorité à la classe, offrant aux femmes des responsabilités au prix de la séparation d'avec leurs conjoints et leurs enfants, mais promouvant, à partir du milieu des années 1930, le familialisme et le natalisme.

C'est non seulement un espace social qui se dessine alors, mais toute une configuration européenne avec ses réseaux clandestins et ses invités de prestige. Le Moscou de l'entre-deux-guerres réunit les dirigeants, les dactylos, les interprètes, les chauffeurs du Komintern, les étudiants des écoles de cadres, les réfugiés antifascistes italiens, allemands, autrichiens, les artistes et intellectuels étrangers, mobilisés pour la nouvelle culture soviétique.





The Transnational World of the Cominternians

Brigitte Studer



L'effondrement du monde soviétique a eu pour effet à la fois de refroidir progressivement les passions et d'ouvrir les archives. L'histoire du communisme organisé par Moscou à partir de la révolution d'octobre 1917 et de la fondation de l'Internationale communiste (ou Komintern) en 1919 mobilise en conséquence depuis une vingtaine d'années un milieu de chercheurs très **C'EST TOUTE UNE CONFIGURATION EUROPÉENNE** pour l'entre-deux-guerres et par **QUI SE DESSINE, AVEC SES RÉSEAUX CLANDESTINS** tement internationalisé, ce dont **ET SES INVITÉS DE PRESTIGE** Paul Boulland pour l'après témoigne la publication directement en anglais du premier de ces deux ouvrages remarquables parus récemment : *The Transnational World of the Cominternians* de Brigitte Studer et *Le Sujet communiste*, coordonné par Claude Pannetier et Bernard Pudal (rassemblant huit contributeurs en plus des deux directeurs). L'historienne suisse et

généralisations sur le « système » communiste de l'autre, en travaillant sur l'identité et le « sujet » communistes. Ces révolutionnaires professionnels, engagés dans une utopie internationaliste, sont approchés principalement grâce aux « ego-documents », c'est-à-dire aux sources dans lesquelles un ego se dissimule ou se révèle : où l'on parle de soi de façon volontaire ou involontaire. Les dossiers de cadres de plusieurs centaines de pages, comprenant questionnaires et récits autobiographiques, les autocritiques et les accusations pour les « purges » du Parti, les carnets intimes, correspondances, mémoires, inspirent le dialogue avec le champ des « *Soviet subjectivities* », analysé par Catherine Depretto.

Le plan multiscalaire adopté par Brigitte Studer permet de zoomer progressivement de l'institution vers l'individu. C'est tout d'abord la « marque soviétique » (Bernard Pudal) du communisme qui est interrogée. La relation asymétrique entre les partis communistes nationaux et Moscou se construit dans une architecture institutionnelle complexe : Komintern, puis Kominform entre 1947 et 1956, département international du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS), organisations dites « de masse ». L'étude des écoles de cadres et de leurs élèves, par Brigitte Studer 1945, ouvre à une réflexion exemplaire sur ce « modèle bolchevik » à vocation universaliste, caractérisé par la centralisation, la discipline, la surveillance, la mobilisation, l'appropriation de normes et de valeurs, la promotion selon l'origine sociale. Le don de soi, la fusion entre le « je de parti » et le « je de personne », le

C'est non seulement un espace social qui se dessine alors, mais toute une configuration européenne avec ses réseaux clandestins et ses invités de prestige. Le Moscou de l'entre-deux-guerres réunit les dirigeants, les dactylos, les interprètes, les chauffeurs du Komintern, les étudiants des écoles de cadres, les réfugiés antifascistes italiens, allemands, autrichiens, les artistes et intellectuels étrangers, mobilisés pour la nouvelle culture soviétique.

Ce petit monde cosmopolite, privilégié et insulaire, rassemblé pour partie dans le célèbre hôtel Lux, bascule à partir du milieu des années trente de l'enthousiasme utopique à la paranoïa mortifère. Dans le contexte plus large et plus complexe de la répression stalinienne et de la subordination du mouvement communiste aux intérêts soviétiques, la xénophobie, l'obsession du sabotage et de l'infiltration d'espions font éclater cet univers. Le bilan humain est terrible. Des pratiques conçues et comprises un temps comme mobilisatrices, démocratiques, éducatives, comme l'évaluation, l'autocritique, le dévouement à l'esprit de parti incarnant l'universel communiste, deviennent de purs instruments répressifs, interdisant toute négociation personnelle et conduisant aux trajectoires de désenchantement et de désengagement évoquées par Claude Pannetier et Bernard Pudal dans leur conclusion. Brigitte Studer souligne avec raison qu'il n'y avait nulle prédestination dans ces évolutions, sans s'avancer vers une généalogie idéologique ou socioculturelle de leurs causes. Si des pratiques politiques internationalistes perdurent après la Seconde Guerre mondiale, l'univers communiste transnational rêvant d'émancipation prolétarienne demeure à jamais perdu. ☞